

C'est d'actualité

Le nerf de la littérature

À L'EXPRESS qui l'interviewait en juin 2010 sur les motivations de son premier séjour aux Etats-Unis, l'écrivain Marc Levy répondait qu'il s'agissait de fuir la bureaucratie. « *Au printemps 1983, le plan d'austérité du gouvernement socialiste de Mauroy instituait un carnet de change pour limiter la sortie de devises.* » Et l'auteur riche à millions, qui réside à New York, de poursuivre : « *J'ai eu le sentiment qu'on me déposait de mes valeurs et de mon identité. A chaque fois que je vois Pierre Mauroy à la télévision, j'ai froid dans le dos...* »

L'expression pourrait être reprise aujourd'hui par Paul-Loup Sulitzer. Jadis chantre du capitalisme mondialisé dans *Money, Cash!* et *Fortune*, publiés chez Denoël au début des années 1980, celui-ci envisagerait de suivre les traces de Gérard Depardieu en s'exilant pour raisons fiscales en Belgique, pays où vit depuis dix ans le romancier Eric Emmanuel Schmitt. Leur proposera-t-on un jour le poste de ministre de la culture, à l'instar de l'interprète d'Obélix, désormais citoyen russe – hier on disait encore « notre Gégé national » –, qui s'est vu offrir celui de la Mordovie, région où sont détenues deux des Pussy Riot ?

Dans *Les Ecrivains et l'argent*, paru récemment aux éditions Orizons (374 p., 29 €), sous la direction d'Olivier Larizza, chercheur à l'université de Haute-Alsace, Cécile Vaissie rappelle ce que fut « la "prison de velours" des écrivains soviétiques » : logement de fonction, datcha de villégiature et privilèges divers, tous proportionnels à leur loyauté envers le régime. Les auteurs officiels sont tombés dans l'oubli cependant qu'Ossip Mandelstam, Anna Akhmatova, Boris Pasternak et Alexandre Soljenitsyne, ostracisés ou emprisonnés en leur temps, sont étudiés dans les universités russes et mondialement connus.

Alors que se poursuit la polémique sur le financement du cinéma français, la situation des écrivains n'est guère enviable. Entre le masque et la plume, ceux qui rêvent de fortune devront choisir la première option. Seuls trois cents écrivains peuvent prétendre vivre de leurs droits d'auteur. Quant à la condition des autres, elle ne suscite aucune indignation. « *Dans notre société qui a porté au pinacle la valeur argent, l'aura de l'écrivain s'est étiolée, son image s'est dépréciée, estime Olivier Larizza. De tous les principaux acteurs de la chaîne du livre (...), l'auteur est généralement celui qui gagne le moins, en tout cas en proportion, alors qu'il est à l'origine de toute la chaîne. Et il porte une part de responsabilité dans cet état de fait.* » Beaucoup acceptent, en effet, des pourcentages très faibles, voire inexistantes. Le prestige d'une publication suffit.

La vie de bohème

De grands écrivains ont fait le lit des préjugés justifiant ce système. Gustave Flaubert ainsi reprochait à ses amis, Maxime Du Camp, Ernest Feydeau et George Sand, de tirer profit de leurs œuvres. Anathème facile pour un rentier. Au XIX^e siècle, la dèche était, il est vrai, considérée comme féconde pour l'inspiration, au même titre que la vie de bohème. Jusqu'à un certain point car, à ne pas nourrir son homme, la littérature tré-passe avec lui. En témoigne, en 1856, une *Biographie des auteurs morts de faim*.

Chez les écrivains, l'opinion que les biens nous possèdent plus que nous les possédons a survécu au siècle suivant. Les surréalistes les jugeaient avilissants. L'économiste Paul Léautaud, qui réglait ses dépenses au centime près, comme le raconte l'universitaire Nicolas Denavarre, fustigeait le confort matériel dans lequel il voyait un signe d'embourgeoisement. Jean Genet, une fois à l'abri du besoin grâce au succès de ses livres, préférait loger dans des hôtels minables. Henri Michaux mettait son éditeur, Gallimard, en garde lorsqu'il lui confiait un manuscrit : « *Je vous serais reconnaissant de veiller à ce qu'il ne dépasse pas cinq mille exemplaires.* »

Plaire, vendre, signifiait qu'on donnait aux lecteurs une esthétique contrefaite, en somme de la fausse monnaie. Posture de consolation ? Possible. A la veille de la parution de *Madame Bovary*, le vertueux Flaubert laissait échapper : « *Je vais donc gagner de l'argent ; grande chose ! chose fantastique !* » Et Paul Léautaud admirait la prodigalité, « *une supériorité, comme en est une la hardiesse, l'insouciance* ». Dans « Le Monde des livres » du 25 mai 2012, l'Américain Douglas Kennedy avouait qu'« *entre eux les écrivains parlent beaucoup d'argent* ». ■

Macha Séry